



C'est comme ci
cette maison
m'était promise.
Je ne crois pas
sincèrement que
quelqu'un
d'autre aurait pu
avoir envie de
l'acquérir.

Une des preuves est que les propriétaires m'ont laissée y habiter dès mon engagement à l'acheter bien avant qu'on ne signe le compromis de vente. Nous avons établi tout de suite un climat de confiance en signant une convention d'occupation précaire, remise des clés anticipée. Ils avaient presque l'air éberlué de mon enthousiasme et n'ont cessé de me remercier.

Les maisons

Le bâtiment a été divisé en deux maisons depuis un temps qu'on ne se rappelle pas ici : Une toute petite donnant sur la route, et une autre donnant sur cour, avec deux moitiés de grange chacune, et de morceaux de jardin parallèlement séparés dans le prolongement des moitiés de grange et deux caves dont le passage est muré.

Les deux familles propriétaires respectives des deux maisons, la famille Delage et la famille Beusoleil, possèdent également des bouts de terrain qui forment un puzzle sur le plan cadastral.

Il y a du avoir mariage quelque part, à une époque reculée, séparation, histoires sans fin, oubliées.

Côté Delage, qui est maintenant mon habitation provisoire en attendant que je trouve mon lieu de vie dans la Nature, c'est la grand-mère, aujourd'hui en maison de retraite, qui y fut la dernière habitante.

Dans l'autre partie, côté rue, Madame Chabot vécu ses derniers jours. Elle était « habitante sans droit ni titre », puisqu'elle ne « payait pas de loyer ». C'est le maire qui avait les clés de la maison et qui me l'a d'ailleurs indiquée. Cette Madame Chabot était couturière de son état, très appréciée et connue dans le

village. Une célébrité. Elle en a cousu des robes pour les petites filles, dont Colette l'une des filles Delage et sûrement aussi pour la fille Beausoleil. Toutes deux allaient à l'école ensemble.

J'y ai vu tout de suite la future bibliothèque. A l'entrée, quelques marches sous une marquise avec sa structure en fer-forgé. En fer-forgé aussi les deux supports de plante ou de lanterne de chaque côté, cela promet de l'éclairage « romantique » comme disent ceux qui n'allument pas une bougie tous les jours. Les rampes, en fer-forgée elles aussi, attendent qu'on les remonte. A la fin de sa vie, Madame Chabot était aveugle et recevait beaucoup de visite. Devant sa maison, un lilas, un camélia, un rosier et une myriade de beaux muguet fleurissent. Une dame est venue en cueillir du muguet de Madame Chabot. Elle a demandé si elle pouvait prendre « du Muguet de Madame Chabot. » « Bien sûr, il faut garder les bonnes habitudes, lui ai je répondu, mais maintenant c'est mon muguet. »

Je prends le relais.

Madame Chabot nourrissait un chat, c'est son cousin Dany qui, pour cela, a pris la suite. Il coince aussi un brin de fleur de chaque côté de la porte d'entrée dans les gonds femelles des volets. De nouveaux brins frais me font savoir qu'il est passé. J'assiste parfois au rituel du chat. Les deux assiettes sont toujours devant la porte. Dany est un homme d'une cinquantaine d'années portant une éternelle chemise à carreaux, qui a pas mal bricolé dans les maisons. C'est lui qui a installé l'évacuation des toilettes et de l'évier pour mamie Delage. Il sent bien fort le pastis et raconte que maintenant il ne travaille plus, qu'il ne viendra plus. Je sens comme un fond de déception mêlé de provocation dans ses propos. Il est fier le Dany et un peu toqué, sûrement il a eu le coup de l'AVC. Il a avoué avoir tout pris dans la cave de Madame Chabot, tout ce qui pouvait être vendu sur les vide-greniers, y compris les portes du buffet. J'aurais bien voulu parler un peu avec lui, qu'il me raconte des histoires de Madame Chabot, mais il est sur la défensive et marmonne des menaces voilées. Depuis combien de temps a-t-elle disparue ? Je n'en sais rien mais elle est bien présente dans les mémoires des habitants du village. « Alors vous avez acheté la maison de Madame Chabot ? » me dit-on. Jamais il n'est question des Beausoleil.

C'est donc « Chez Madame Chabot » que je compte installer la future bibliothèque. D'ailleurs, partout dans la région la locution « Chez Untel » fait office de nom de hameau, de lieu-dit et même parfois de nom de bourg. Tous ces noms chargés d'histoire sont eux aussi, comme les savoirs vernaculaires, en voie de disparition. C'est l'amnésie programmée. Le système métrique à l'américaine est déjà arrivé à Champniers et Reilhac. la maison se trouve maintenant au Numéro 119 de la route du Trieux. C'est à dire à 119 mètres du carrefour. Ce n'est rien 119 mètres, des fermes perdues dans la campagne portent des numéros à quatre chiffres. Comme à New-York ou San Francisco.

Madame Chabot vivait dans deux toutes petites pièces. Je sais d'expérience que pour les personnes peu autonomes ce n'est pas plus mal. Elle n'avait qu'un évier en pierre avec un robinet d'eau froide, le tout placé très bas (comme du côté Delage). Les gens étaient plus petits autrefois cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Dans cette pièce, désignée sur contrat de vente « cuisine », se trouve également une cheminée toute noire de suie (comme du côté Delage) dont le conduit est très étroit. Les nouvelles normes promettent des problèmes

de fumisterie... L'autre pièce séparée par une cloison très fine en bois, lui servait de chambre, le crucifix en plastique y est encore. Lorsqu'on regarde attentivement on découvre des petites poulies accrochées au plafond. « C'est comme chez ma grand-mère » me dit un ami. Cela servait à amener les objets, parfois la lumière vers la personne. Quand elles viennent manger la soupe à l'ortie, les gentes disent souvent « c'est comme chez mon grand-père ou c'est comme chez ma grand-mère ». Cela leur rappelle des bons souvenirs, c'est déjà ça.

Côté Delage la maison est composée de deux pièces : une pièce à vivre avec une cheminée dont la plaque de fonte est marquée de l'inscription « ANTOINE MARGUERITE TARDIEUX 1861 », un four à pain, une cuisinière à bois, et une cuisinière à gaz. A l'étage une chambre avec un lavabo et des toilettes installés récemment. La largeur des murs est impressionnante, dans la cave, les murs sont en rocher taillé. Au niveau de la pièce à vivre, ils s'affinent doucement en remontant.

Quand le froid règne dehors, une brassé de bois dans la cuisinière et la maison est chaude, malgré le jour sous la porte et les vieilles fenêtres dont les montant partent avec les battants.

Pendant que le bitume fond, il y fait frais.

Les Delage m'ont dit « on vous laisse tout. »

Je n'arrive pas à saisir si cet abandon total est un cadeau, ou s'il s'agit d'une habitude locale, d'un refus de mettre le nez dans les souvenirs. Peut-être s'agit-il d'un mélange de tout cela. D'un désir de se délester, ce que je ressens aussi pour mes propres effets. Je prends cela comme un lègue.

Dans ce « tout » il y a les photos de mariage et celles des petits enfants dont les cadres, une fois retirés, laissent des rectangles clairs sur les murs couverts de suie et me donnent la teinte d'origine que je m'évertue à retrouver, petit à petit, à grand renfort de pâte de savon noir et d'huile de coude.

Ces photos je les ai quand même rendues à Colette qui en les prenant a dit « Oui c'est les miens » d'enfants.

Oui, ils m'ont tout laissé.

La vaisselle, les meubles, le linge.

Même les médicaments. Des sacs plein de poussière et de médicaments. J'ai râlé. Je ne jette pas les médicaments. Considérant qu'il s'agit d'un des pires poisons qui soit, j'ai dû me rendre à la pharmacie. Toute une histoire encore, car la société recyclagetruc ne prend plus les boîtes. J'ai passé un bon moment dans la pharmacie à retirer les pilules des boîtes. J'ai rempli deux cagettes, un véritable show. Quand j'en ai eu fini, j'ai tendu les cagettes de plaquettes de médicaments main droite et les boîtes à la pharmacienne main gauche, elle m'a dit que je devais maintenant mettre les boîtes dans les poubelles de recyclage du centre bourg. Non mais sans blague, tout ça pour faire marcher l'économie, on travaille pour le capitalisme vert, mené par notre mauvaise confiance. Mon côté punk à failli prendre le dessus, j'y aurais bien laissé au milieu de sa pharmacie ses boîtes de drogue qu'elle vend à des pauvres vieux par pleins sacs avec sa pub dessus. Mais au moment de la montée de colère, un Monsieur qui m'avait regardée faire, m'a proposé de les benner. Elle a eu chaud la pharmacienne.

Au chapitre évacuation extérieure, j'ai également trié les vêtements. Je garde

les tabliers, les blouses et les chemises de nuits en coton que je porte. Je conserve précieusement les trois sabots en bois sculpté, deux côté Delage, un côté madame Chabot. Le reste, va au Magasin de la Croix Rouge, j'aurais voulu les donner à une maison de retraite mais cela n'a pas été possible. A part cela et le plastic dans les jardins dont je reparlerais, ce n'est qu'une succession de bonnes surprises.

Tout me parle dans cette maison, toutes ces pratiques et savoirs du passé qui n'ont pas été transmis aux enfants.

La fille Delage habite dans une maison en parpaings construite dans les années soixante dix. Elle reconnaît qu'il y fait bien trop chaud en été contrairement à la maison de ses parents construite il y a peut-être deux cents ans. Il y a en un qui se souvient bien de quelques faits et un autre qui m'explique l'usage de certains outils que je découvre dans la grange mais leur vie a sauté dans un autre monde, le monde moderne.

Ils ont même acheté une voiture dernier cri dans laquelle je suis montée quand nous sommes allés signer ensemble le compromis de vente. Une voiture « informatisée » qui prend des initiatives, comme, par exemple, braquer vers la droite quand le conducteur, sur une route étroite, se permet de rouler trop au milieu. Monsieur Brun, dit « Biscuit » le mari de Colette, son propriétaire, me raconte ses mésaventures et me dit qu'il a réussi à débrancher quelques trucs. C'est ce qu'on appelle une voiture « intelligente ». Méfiez-vous du mot « intelligent » très usité pour désigner une nouvelle technologie, c'est précisément là où on vous dit que vous ne l'êtes pas ou que vous n'avez plus besoin de l'être.

Au retour, nous nous arrêtons au garage par ce qu'ils ont reçu une lettre « comme quoi la voiture pollue et qu'il faut prendre rendez-vous pour faire un réglage ». « Comment peuvent-ils savoir qu'elle pollue ? » dit Colette. Les Delage méconnaissent la loi « des mauvaises séries » détectées dans la fabrication peu scrupuleuse des nouvelles auto-autos super intelligentes. Je leur explique. De toute façon le garagiste n'a pas encore reçu la machine pour mesurer la pollution. Existe-elle déjà ? A-t-elle été fabriquée en prévision des malfaçons programmées ? Du commerce fructueux quoi qu'il en soit. Et puis il y a une liste d'attente (tous ceux qui se sont endettés pour acheter leur voiture dernier cri). Il n'y a donc pas le feu pour le rendez-vous. Quand la bureaucratie s'agite, rien ne sert de se précipiter.

Ma 405 break appartient au monde de leur jeunesse passée. Elle aussi va bien avec la maison.

Cette maison regorge de trésors.

Ici les objets ont une histoire. Ce qui m'est donné dépasse l'aspect matériel. Il est encore moins question de valeur monétaire ou marchande.

Ce ne sont pas les objets qui comptent mais leur usage. Quand je dis « je prends le relais » cela veut dire que je reprends aussi l'usage tel quel ou que je le modifie selon mes besoins.

Nous avons beaucoup de points communs.

L'usage des bassines en est un, non des moindres.

Pour la toilette, j'ai appris à me laver avec peu d'eau en Algérie il y a 40 ans. Depuis l'idée de la préciosité de l'eau a fait son chemin en moi. Ma pratique s'est perfectionnée avec les moyens du bord. Je rends grâce à celles qui m'ont

tendu cette boîte de conserve remplie d'eau en petite Kabylie dans un village au pieds du Djurdjura en me disant « lave toi ! » tel un impératif catégorique. Comment se laver avec une bassine, les parents Delage l'ont appris de leur parents, ici dans le Périgord. J'aurais aimé connaître les variantes. Je n'ai pas vu de gant de toilette dans le linge de maison.

J'ai trouvé un peu partout, une flopée de bassines pour la toilette et la vaisselle et tout ce qui peut se laver. Eh oui, autrefois les sociétés vernaculaires occidentales n'étaient pas si loin que maintenant des villages africains.

On se lave de la même façon eux et moi ou pas loin.

A toutes ces bonnes « wibes », s'ajoutent d'autres découvertes qui enrichissent la symbiose, au fil du temps comme un broc et sa cuvette de toilette assortie en faïence trouvés dans la cave plus d'un mois après mon arrivée.

Ce sont précisément les récipients que j'utilise pour me laver.

Tout les lavages sont réalisés avec l'eau de pluie. La maison possède un puits dont l'eau se trouve assez loin au fond. Le raccorder à la maison n'est pas une priorité. Dans un premier temps, une pompe à main pourrait faire l'affaire.

Pour le pipi, c'est bien sûr dans le jardin ou dans un pot de chambre selon la situation.

Une demie-douzaine de pots de chambre dans chaque grange vient s'ajouter au mien en métal émaillé bleu ciel, un cadeau.

Colette me raconte que ses parents ont refusé l'installation d'une salle de bain jusqu'à la fin. « Formidable ! » m'écrie-je. Et Colette de me regarder avec un air que je n'arrive toujours pas à définir.

Et pour le caca ? Vous demandez-vous peut-être ? Car c'est bien là une question fondamentale.

Une autre pratique importante et semblable dans le monde entier : Avant l'avènement de l'eau courante – je préfère dire « du robinet et de son inséparable tuyau »- les excréments étaient recyclés (mais ce mot n'existait pas car le phénomène n'avait pas besoin d'être nommé, c'était « naturel », cela tombait sous le sens, il n'y avait pas encore le plastique, rien ne se perdait).

La réponse se trouve dans présence de la paire de chiottes sèches, une dans chaque jardin. J'ai restauré celle du côté Beusoleil, la plus près de la maison juste à la sortie de la grange, ce qui en cas de pluie est très pratique. C'est aussi la moins dégradée, et pour cause, Madame Chabot qui n'avait toujours pas de toilette à la fin de sa vie, a dû l'utiliser plus longtemps. Ce fut un grand moment, qui répondait à une urgence de première nécessité. Des amis sont venu m'aider. Deux tôles enfouies dans un roncier on permis de refaire le toit soutenu par de belle planches de châtaigniers se trouvant dans la grange parmi bien d'autres. J'ai fabriqué un plancher et gardé les murs, la porte, et un bout du support intérieur pour poser un seau. Le travail fut couronné par la pose d'une chaise percée dite « Montaubant » qui avait du servir à Madame Chabot mais peu car elle est comme neuve. C'est un luxe total. Ce sont les seuls travaux dont j'avais besoin pour mon habitation.

Pour le reste je m'accommode fort bien de ce que la plupart des gens appelle « le manque de confort » car j'ai vécu dans ma cabane de cette façon pendant des années et je ne souhaite pas vivre autrement. C'est à dire sans raccordements d'aucune sorte à la « ville ». Je n'ai donc pas non plus

d'électricité industrielle. D'ailleurs le circuit est tellement vétuste et dangereux qu'il aurait fallu le remplacer complètement.

A l'étage, j'ai transformé la cuvette des toilettes en bidet en y insérant une des bassines. Mon cabinet de toilette se compose d'un lavabo, d'un bidet, d'un broc et d'un pot de chambre. Il ne manque plus, pour ajouter de l'intimité et le cachet final, qu'un joli paravent.

J'utilise la vieille machine à coudre à pédale comme bureau.

Pour le matériel de couture de ces dames, c'est le rassemblement de toutes les boutons en une seule boîte, tri des aiguilles, épingles à nourrisse, épingles tout court.

Réunification de tout.

La maison s'accorde aussi très bien avec mon handicap. Elle est pourvue de rampes partout et notamment une de chaque côté de l'escalier qui monte à la chambre. Je peux ainsi descendre en m'appuyant de chaque côté et, en pratiquant un mouvement de balancier, soulager presque entièrement mes jambes. A la montée, je peux m'arc-bouter tant que je veux à droite ou à gauche selon la main disponible.

Le foulard de deuil en crêpe noire noué à une barre de la rampe de l'escalier que j'ai laissé là pendant longtemps, passant devant, mes yeux le croisant, a pris sa place dans mes cheveux à la manière d'un bandana enserrant ma tête poivre et sel.

Les caves

La cave des Delage renferme elle aussi des trésors. J'y trouve des pots de conserves pleins, notamment de cèpes qui datent de plus de dix ans. L'un est daté de 2006. L'ouverture du premier bocal m'a un peu retenue mais j'ai goûté et validé. Les champignons se sont bien conservés dans l'huile, il sont délicieux. La maison me nourrit.

J'y trouve aussi de vieilles bouteilles de vin et même de champagne, pas des grands crus du tout, mais qui ont bien vieilli en se madérisant. Des jarres en terre avec leur couvercle qui me serviront pour la choucroute, ou des conserves de légumes frais garnis de sel. Les endives que j'avais commencé à faire pousser dans une autre cave ont trouvé leur place.

Dans la cave de Madame Chabot, c'est plutôt des couches épaisses de déchets divers qu'il est très difficile de trier. Dans le monceau, je fouille, telle une archéologue, et j'en ressort surtout les objets en métal, je trie, des outils ou des bouts d'outil, je classe le bois, je secoue, fais des tas. Au sein de ce monceau, je trouve la poignée pour attraper le volet de l'entrée de la maison, conforme à mes attentes, l'idéal.

Tout est en double. Les maisons, les granges, les caves et les jardins. C'est la grande ventilation.

Tout les doubles se fondent en une belle unité diverse, une nouvelle hétérogénéité où se relie d'autres éléments, le sauvage pénètre le civilisé, mes clous rejoignent les clous, nous sommes maintenant trois, les doubles et moi. Une symbiose où je m'étends dans l'espace et dans le temps.

Les granges

La grange Beausoleil (comprenez celle de Madame Chabot) et en partie basse - comme partout ici dans les granges - c'était souvent l'endroit dévolu aux cochons - l'appentis des Delage avec son étage aussi, forment aujourd'hui une seule et belle grange.

TOUT EST BEAU,

une fois évacué le plastique, les bouts de cette saloperie de mousse qui se sont répandus dans le foin, et la sciure.

Il ne reste plus à l'œil qu'à s'émerveiller. Quand je dis « l'œil », c'est une façon de parler, car il ne s'agit pas seulement d'un sentiment purement esthétique, le sentiment fait du bien au cœur, à l'âme à ce que voulez qui ne soit pas quantifiable, qui pénètre par bien d'autres sens qui s'éveillent si bien lorsqu'on se rend perméable.

Tout est bois, paille, foin, sciure, éléments provenant de la nature, disposés, entremêlés, tantôt bruts, épars, en tas ou pêle-mêles, tantôt assemblés, cloutés, superposés, sciés, taillés, en cagettes, claies, échelles, poutres, forgés en outils, en charpente avec tenons et mortaises fait maison.

Tout est encore là, étalé, mélangé, empilé, entremêlé. L'espace se compose comme un paysage. La paille dégouline sur les cagettes et a fini par colmater les trous du plancher. Les bois plats ou cylindriques, debout, ou couchés, ou en biais contre les murs, se superposent en ligne et formes asymétriques. Certains diraient que c'est le bordel. Pour moi c'est un pays des merveilles.

La lumière rentre par les quatre portes qui forment, par paire, deux chemins à travers la grange entre la cour et le jardin. Perspective, découverte vers l'extérieur, transition entre le vert du jardin et le blanc de la maison. Lumière changeante. On s'y trouve comme sur une mini planète. Tout en haut l'ouverture de la porte a provoqué un éblouissement, des recoins se sont illuminés, encore des découvertes. L'étoile s'est allumée.

Ce nouvel endroit et moi, nous nous apprivoisons. J'investi dans la continuité. Je me l'approprie avec respect et jubilation.

Mon atelier de peinture s'est très sommairement installé là où l'éblouissement est toujours renouvelé. Les planches qui m'ont servi à refaire une sorte de plancher autour de la table de travail, posée là, de guingois, étaient empilées le long du mur pour un projet avorté sans doute.

Dans cette caverne d'Alibaba mes explorations ne sont pas finies.

Chaque chose étant pour moi le signe d'un temps ancien où les gens fabriquaient eux-mêmes ce dont ils avaient besoin. En furetant, j'apprends, je fais de l'histoire, de l'archéologie, de l'ethnologie, j'interroge le passé, je questionne. Cette quête n'est pas alimentée par la parole humaine si non à posteriori, ce sont les objets qui me racontent des histoires.

J'ai déjà parlé des pots de chambres en plastique ou en fer émaillé qui sont disséminés de chaque côté. J'assemble les couvercles avec leurs pots.

Ma tâche consiste aussi à trier le bois, les planches selon qu'elles sont bonnes, adaptées à de futures constructions. Je teste le niveau de solidité des planches de châtaignier dites pourries qui gardent de la dureté encore en leur milieu. Tapez un grand coup avec et il vous reste toujours et encore quelque-chose. Ce qui vole part dans le tas de bois à brûler. Il n'y a pas de rebut. Les planches et les poutres, les piquets sont classées selon leur usage, redressées pour séchage, classées par taille. Les petits morceaux qu'il ne faut surtout pas dédaigner serviront à faire des cales. Le rayon cales est un rayon majeur dans la l'autoconstruction. J'adopte et adapte le système de rangement existant. Des plaques de carton sont fixés au poutres, on peut y glisser un tas d'objets longs en métal (tiges) ou en bois. Les outils de jardin sont suspendus sur une tige en fer fixée entre deux poutres.

Parmi les trésors découverts dans les deux parties de la grange : Une belle collection de sacs de jute qui vient largement agrandir la mienne ; un banc à planer dont j'ai toujours rêvé ; une faucille à manche long avec crochet pour les ronces ; un coffre en bois, support pour les pierres à aiguiser les faux, en forme de corne, que l'on portait à la ceinture et qui contenait un peu d'eau dont la pointe servait à les ficher dans la terre pour que l'eau qu'il contenait ne se renverse pas.

Encore une trace de l'intelligence humaine. Une relique d'un temps où l'on n'utilisait que des outils. Avant l'avènement des machines et maintenant de la technologie - Non, l'Internet n'est pas un outil.

Je trouve encore, un instrument en bois plat et en forme de brosse recouvert de capsules de bouteille collées sur le plat pour nettoyer la peau des porcs; une collection de râtaux à foin, crocs, bûches, fourches de toutes sortes, pelles, houes, faux, et un battoir en bois pour laver le linge, en forme de raquette de ping-pong de 3 cm d'épaisseur, comme neuf.

Un enrouleur de tuyau d'arrosage fabriqué avec deux roues de vélo soudées à un bidon.

Très récemment, j'ai trouvé une grosse pelote de ficelle qui était enveloppée. On ne trouve plus ce genre de merveille. 370 mètres de ficelle huilée, dit ficelle-lieuse prévue pour résister « en moyenne » à 50 kilos fabriqué « avec des fibres SISAL LONG BRIN des meilleures origines. »

Il intéressant de constater qu'au moment de sa fabrication, il n'y avait pas d'obligation légale, une loi, une de plus, de donner la composition exacte sur l'étiquette. Ce n'était pas nécessaire avant que les exceptions deviennent la règle, que les composants chimiques surpassent en pourcentage les ingrédients dits naturels. Le gage du côté naturel n'était pas une rareté payée au prix fort comme aujourd'hui (label bio et compagnie). Cette domination s'est produite à notre insu. Il est pourtant bien certain que cette ficelle est faite de fibres végétales. Elle est d'une impressionnante solidité comme ces grand sacs en papier doublés qui peuvent eux aussi contenir 50 kilos.

Réparation

Au chapitre réparation, il y a beaucoup de chose à dire, car si les objets sont encore là à me parler, c'est qu'ils ont duré, on les a réparés, rapiécés, rafistolés. Des paniers de tailles et de formes différentes plus ou moins éculés

qui peuvent encore servir même sans cul. Les fauteuils en châtaignier tissés, mainte fois restaurés avec des bouts de bois, de cuire, de carton et puis, à la fin sans doute, par des bouts de Scotch.

Ces réparations me comptent aussi beaucoup d'histoires. Leur observation me fait découvrir des astuces que j'ignorai qui me donnent encore de nouvelles idées de bricolages, c'est toujours cette transmission positive.

Il y a les fameux « tiroirs à fouillis » remplis de pièces de métal, de petits outils en fer forgé dont les formes variées m'évoquent des usages. J'ai mis un certain temps à trouver à quoi pouvait bien servir les morceaux de ceinture en cuire : A faire les charnières des couvercles de boîtes en bois. Il y en a une qui le prouve. Je trouve les morceaux de caoutchouc pour le ressemelage des sabots en bois.

A l'époque la plus proche ce sont les bouts de Scotch qui ont gagné leur place prépondérante dans le domaine du calfeutrage mais aussi du bidouillage. Les forces devaient manquer alors, les gentes âgées ont reçu cette facilité avec bonheur, ils ont fait confiance à l'improprement appelé Scotch, c'est à dire au ruban adhésif. Comme ils ont sûrement apprécié l'arrivée du réfrigérateur avec l'électricité, improprement appelé Frigo dont peu de personnes aujourd'hui ne se passe. C'est toujours la même chanson. On voit bien le mouvement de l'histoire où se sont les entreprises qui ont imposé leurs marques sur ce qu'on appelle une avancée technologique qui est en réalité un contrôle de nos vies.

On trouve ici des bouts de Scotch décollés et inutiles partout, pour rapiécer le « Lino » (autre « avancée technologique » très répandue qui recouvre les magnifiques parquets en châtaigniers) sur les fauteuils en châtaignier, autour des fenêtres etc.

Le play back se déroule. Je rembobine.

Je saute le Scotch, je remonte le temps, et je vois partout le travail de réparation, dans les moindres détails, les renforts, les rapiécages, la grande classe. J'aime les vêtements troués ou rapiécés pour de vrai, usés par d'autres, une preuve que le temps peut s'étirer positivement. Si je vous dis obsolescence programmée vous me suivez ?

Je continue l'exploration spatiale et temporelle. Je m'accroche. Je goûte la saveur du beau.

Les jardins

Les jardins, l'un sauvage, l'autre pas, étaient, eux aussi, séparés, divisés en deux par un grillage que nous avons retiré avec bonheur afin de les réunir. La partie Delage, est rase. Quelques herbes sauvages commencent tout juste à y pointer leur nez. Quelques salades cultivées sont encore là entrain de monter en graine. Le bidon de « Roundup » « qui tue tout jusqu'aux racines » que j'ai découvert récemment, a confirmé mes craintes. Ce jardin-là mettra du temps à se restaurer. Les gens d'ici comme ailleurs sont tombés dans le panneau au début des années soixante-dix. Comme Seb a, paraît-il, « libéré la femme », Roundup a épargné de la fatigue aux jardiniers. Les méfaits qui s'en sont suivis n'ont pas été mesurés tout de suite. Le handicap de Madame Chabot l'a sûrement empêchée de méfaire car, de son côté, le jardin est luxuriant et

recouvert de ronces. Au milieu des herbes hautes, se révèlent au fil de mon débroussaillage parcimonieux, des arbres et des arbustes connus et inconnus. Un des avantages du petit-à-petit sur le d'un-seul-coup est le temps lent qui me permet l'observation et échelonne les ravissements. Ne pas ranger tout, observer la place des objets et des plantes pour comprendre. Un petit quelque chose à porté de main, les objets, les bouts de trucs, inspirent et appellent au rassemblement en tas. Tas de pierres, bouquets de bouts de ficelle, tas de se qui pourra toujours resservir.

Contrairement à la mode du nettoyage et de l'éradication qui va avec, je laisse la sauvagerie un peu partout là où elle est bienfait pour la restauration et pour la naissance. Cela ne manque pas de surprendre ma voisine de droite qui comme mon voisin de gauche, tond son herbe régulièrement (je dirais une fois tous les quinze jours) façon pelouse, tonte qui part au mieux en déchetterie, au pire au feu, quel gâchis. Du côté droit, c'est le proprio lui même qui s'en charge alors que c'est, de l'autre côté, un spécialiste paysagiste. Tous deux chevauchent leur machine à moteur, coiffés de leur casquette et portant casque sur les oreilles. Casque que je n'ai pas, pauvre de moi, car, sans se concerter, il arrive qu'il tondent simultanément. Prise en sandwich, je fui le bruit assourdissant, en criant que la connerie n'a pas de borne. Ils ne m'entendent bien sûr pas.

Je récupère en cachette, le produit de la tonte pour pailler la butte de cornichons et haricots verts qui poussent à la lisière extrême de la mitoyenneté. Il y a toujours du positif. La récupération des déchets des autres est un sport que je pratique depuis longtemps. Personnellement je n'en ai que très peu et je m'en occupe. Pour moi il n'y a pas de déchets il n'y a que de la matière qui redevient première.

Dans le jardin de Madame Chabot, l'abandonné, le magnifique, des arbres se sont mariés. Un rosier dont les roses sentent un parfum de rose que je n'avais pas eu le plaisir de humer avant lui, d'une race ancienne dirait-on maintenant, avec un très jeune noyer que j'ai dégagé des ronces. On me dit qu'ils vont se gêner, qu'il faut choisir. D'autres mariages plus anciens me montrent qu'ils peuvent vivre une vie commune harmonieuse. Qui peut en dire autant ? Il y a aussi des mariages plus insolites avec du minéral ou du métal comme c'est le cas du frêne qui s'est enroulé dans une meule, a poussé à travers un montant en métal sans qu'il soit possible de l'en extirper sans le tuer. Les deux éléments indissociablement liés comme cette liane de lierre qui a fait plusieurs fois le tour d'un pieux, forment une structure sculpturale pouvant figurer au rang des œuvres d'art modernes ou totémiques.

On dit beaucoup de mal du lierre. On a tort, on dit que le lierre fragilise les murs. Le temps s'écoule il en devient la force. J'ai vu des ruines encore debout s'écrouler après qu'on leur ai retiré leur lierre. Un mariage qui se transforme en symbiose. En coupant la racine, le détachement se fait délicatement, le divorce non violent, ou bien le scellement perdure, avec l'appui d'un enduit en terre. Nous pouvons aussi celer des mariages, nous faire humbles.

La nature me montre le chemin. Depuis des années déjà je marie par vannerie sauvage. J'aime réaliser des arches végétales dans mes jardins, ici un arche en bambou noué avec du noisetier et du lierre que j'utilise comme lien pour faire

grimper les cornichons et tenir les tomates en lui faisant prendre des chemins qu'il prend quand il est vivant c'est à dire en l'entortillant sans faire de nœud. Il est fascinant de constater que les végétaux une fois morts remplissent encore une fonction et servent dans la Nature avant de se donner entièrement en se décomposant. C'est le cas d'un arbre encore debout qui semble bien mort au fond du jardin et qui soutient les autres entremêlés depuis longtemps. Ils forment ensemble comme un abris où j'ai installé un hamac, c'est mon coin préféré. Les Châtaigniers ont la faculté de repousser la mort. Leur mort n'est jamais vraiment avérée, à condition bien sûr qu'on les laisse tranquilles. La tempête de 1999 a fait des ravages dans cette région. Elle a décimé les arbres. La perte des châtaigniers a provoqué chez certains petits propriétaires de forêts un sentiment de désespoir qui les ont parfois poussés à souhaiter la mort. En revanche, les châtaigniers, ne semblent jamais mourir. Les centenaires, arrachés, couchés racines à l'air, plongés dans la terre qui n'ont pas été débités, donnent naissance à d'autres arbres qui poussent droit au sortir du tronc de leur parent. Mais ce n'est pas là une continuité dans le temps qui exclu une fin et un début ? Où se trouve la rupture ? Cette prolongation n'a pas de nom chez les humains. L'humain débite. En société il ne meurt même pas comme il veut. Cette faculté de se prolonger sans rupture s'appelle en botanique : la réitération. On parle aussi « d'éternité collective ». N'est-ce pas le fantasme de l'être humain ?

Les trois petites tôles en amiante appelées aussi « fibro-ciment » ou éverite que j'ai trouvées dans le jardin m'obligent à prendre rendez-vous à 25 km. On peut livrer l'amiante un mercredi par mois, à condition de se munir d'un big-bag spécial qu'il faut aller chercher. Bref, toute une histoire. Pas de place le mois courant, je prend date pour dans un mois et demi. Cette procédure lourde n'est pas la même partout en France mais ici les bureaucrates sont persuadés qu'ils appliquent une sorte de loi universelle. (ce qui est d'ailleurs le propre de la bureaucratie). La présence de cette matière, à l'instar des milliards de milliards puissance milliard, que sais-je, de bouts de plastique enfouis dans la terre, produit de divers sacs ou bâches en décomposition, révèle l'ignorance dans laquelle on a tenu les gens afin de leur vendre des objets en leur vantant leurs usages modernes et définitifs.

Les anciens habitants ne savaient pas que la matière plastique était bien différente de celles dont ils usaient habituellement. La terre cuite, le végétal et le minéral . Comment leur en vouloir ?

Comment expliquer la présence de sacs plastiques dans la fausse des toilettes sèches, bien conservés dans la merde dure, si non par leur ignorance.

Cette matière ne se décompose pas dans la terre. Autrement dit aujourd'hui : elle n'est pas « biodégradable » (mot qui a été inventé depuis que l'industrie a commencé à déverser de « nouveaux produits ») elle se dégrade, ça oui, mais elle ne nourrie rien, elle reste telle qu'elle, une entité, seulement divisée en morceaux de plus en petits jusqu'à s'insérer partout. Elle devient microscopique sans jamais se fondre vraiment. Elle ne retourne pas à la terre, parce qu'elle n'en vient pas. Rien ne peut en naître. C'est la vraie mort qui se répand. Le contraire des bactéries qui sont la vie infinie.

Une chose est certaine, c'est qu'aujourd'hui, on devrait avoir compris le phénomène de « l'écran de fumée » médiatico-publicitaire qui cache la toxicité et la faculté de destruction programmée intrinsèque à tous les produits industriels.

Et pourtant.

Les pauvres gens étaient si persuadés de l'étanchéité du plastique que j'ai tiré des sacs plastique des fentes des murs, d'espaces entre poutres et murs, dans le bas d'un mur de la cave, enfouis entre les pierres et le sol. Ce qui est venu s'est éparpillé en tout petit bouts. Ce phénomène montre l'impact du mirage du monde moderne. Il a comme effet collatéral de rendre impossible la récupération de la bonne terre ou dans le cas de la cave, de la sciure et des morceaux de bois qui auraient formé une bien bonne couverture végétale.

Finalement les endroits indemnes sont la partie sauvage, et les poulaillers au fond des jardins se trouve une collection impressionnante de capot de voiture (principalement des 4L qui sont peut-être les dernières voitures quasiment « biodégradables ») qui ont servi entre-autre de toit au poules. Je leur ai trouvé bien des usages. Rangées avec les palettes pour de futures constructions. La présence de géraniums sauvages qui sentent la cacahuètes indique aussi peut-être l'ancienne présence de métaux lourds puisque cette « silène » de son vrai nom les tolère. D'ailleurs en général quand on dit d'une plante qu'elle « tolère » c'est un euphémisme car elle fait plus, elle nettoie, elle fait revivre avec. Elle bosse quoi.

Quand je dis, je prends le relais, oui mais j'attrape tout ce que je peux, reconnais, identifie, d'avant les années soixante dix. Je saute même les trente glorieuses. J'enjambe l'anthropocène. Je tire sur les fils délaissés qui se tendent encore vers moi à travers les objets remisés.

Peut-être dira-t-on que c'est de la nostalgie. Très sémantiquement parlant, est-ce que pratiquer sa nostalgie est chose faisable? Non, de la nostalgie ne peut naître l'action. Ou alors peut-être suis-je une nostalgique activiste. On me dit anarcho-primitiviste. Est-ce à dire que les gens qui se débrouillaient très bien pour vivre sans gouvernement étaient pratiquement anarchistes ? Cette idée me redonne le sourire.

Au delà de l'archéologie, science distanciée, comme toute science qui revendique, car elle revendique l'objectivité, c'est pour moi un rapport proche et lointain mélangé, une histoire que je n'ai pas vécue, des retrouvailles avec ce que j'ai réinventé ou trouvé ailleurs. Des choses qui se ressemblent et s'assemblent. Des pratiques et des savoirs vernaculaires qui se croisent, intacts, épargnées par la mondialisation, encore préservées de la dévastation. Je mesure la résistance qu'on dirait aujourd'hui « passive » des derniers habitants de cette maison, à la vie moderne à travers les objets qui sont là.

Et je vis un peu avec eux sans les avoir connus. Ils me montrent que l'humain n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui, qu'il a été possible de vivre et de mourir autrement. Certains de mes gestes s'accordent aux leurs, Ic et Nunc, je le sais.